

KALEIDOSCOPE DU KENYA

par Laurel Pardy

Laurel a vécu au Kenya de 1975 à 1978. Son article est une invitation au voyage à travers ce pays varié.

Le Kenya. Pays du commerce de l'ivoire et des esclaves. Pays de Tarzan. Stephanie Powers et William Holden. Pays des safaris. C'est l'idée qu'en donnent les médias. Il suffit de quelques jours pour se rendre compte que ces généralités dissimulent tout un monde de richesses et de facettes à explorer, intellectuellement ou physiquement. Le Kenya offre, au spectateur ou au sportif, au novice ou à l'expert, tout un choix de choses à voir et à faire. Du temps de la Communauté de l'Afrique de l'Est, il était possible de voyager à son gré à travers le Kenya, la Tanzanie et l'Ouganda. Hélas, tel n'est plus le cas et chaque pays doit maintenant être abordé séparément.

Le seul événement vraiment important dans l'émergence du Kenya contemporain a été la décision du gouvernement britannique de construire une voie de chemin de fer

reliant Mombasa, sur l'océan Indien, à Port-Florence, maintenant Kisumu, sur le lac Victoria (de 1895 à 1901). La voie ferrée a facilité la colonisation et l'établissement d'un gouvernement colonial; elle a transformé de hautes terres marécageuses en la ville de Nairobi; elle a coupé à travers les sentiers de migration traditionnels des peuples et de la faune; elle a favorisé la sédentarisation le long de ce corridor, qui facilitait l'accès à l'éducation et à l'enseignement religieux et aussi, malheureusement, la propagation de la variole; elle a accéléré la concurrence entre les terres agricoles et les réserves d'animaux; elle a permis l'accès à de nombreux êtres, venus d'Inde en tant qu'ouvriers et commerçants; enfin elle a permis d'assurer un transport sûr et rapide.

Équipé de manuels identifiant la flore et la faune, armé de faits historiques, le visiteur peut prendre le train de Mombasa au port de Kisumu, sur le lac Victoria, et revivre des siècles d'histoire et de développement de l'Afrique de l'Est. Il peut observer

les Kenyans dans leur mode de vie traditionnel, transitoire ou contemporain; il peut enfin se reposer, lire, se restaurer et prendre des photos en cours de route.

La côte, chaude et humide, où l'architecture a subi une forte influence arabe qui se retrouve également dans les traits des habitants, et où l'on peut déguster de douces papayes, des noix de cajou et du poisson frais, offre tout l'exotisme des vacances tropicales. Bien qu'il ne faille que cinq heures pour se rendre en voiture de la côte à Nairobi, le train a quelque chose d'intéressant, même s'il est plus lent. On peut le prendre à Mombasa, après l'heure du thé, installer les enfants et les bagages, changer de vêtements et se rendre au wagon-restaurant pour y prendre en toute tranquillité un véritable dîner complet, impeccablement servi dans de la porcelaine fine, avec couverts en argent, nappes épaisses en tissu, vins fins et le meilleur café du monde. L'éclat du bois sombre ciré, le tapis rouge, les serveurs en veste blanche et l'éclairage tamisé créent une atmosphère rassurante que vient à peine troubler le balancement des deux locomotives alors qu'elles entament leur ascension en direction de Nairobi, située à 510 km et à 14 heures de distance.

À l'heure où l'obscurité des nuits équatoriales commence de façon spectaculaire à envahir le ciel, le train a déjà quitté la plaine côtière et sa végétation luxuriante, les récifs de coraux en bordure de la mer et les groupes de villages pour s'engager dans les Plaines de l'Athi — désert de poussière rouge, sec, parsemé de touffes d'herbe à éléphant et de bouquets d'acacias, aux monticules coniques construits par les termites, aux baobabs charnus.

À travers ces plaines, on peut encore voir de vastes, quoique décroissants, troupeaux d'antilopes et d'éléphants, de même que leurs prédateurs omniprésents; on peut voir également les Masais, ornés de perles, portant des boucles d'oreille faites de boîtes de bière et conduisant leurs troupeaux. C'est cette région qu'empruntent traditionnellement les Masais qui chaque année émigrent du nord vers le sud, en quête de nourriture, d'eau, de femmes et de guerres. C'est une région ingrate qui ne peut supporter une grande densité de vie. À part les caravanes de marchands d'ivoire et d'esclaves qui l'empruntaient jadis, peu l'empruntent aujourd'hui pour se rendre à l'intérieur des terres. Sa présence explique les différences facilement visibles entre les tribus de la côte et celles de l'intérieur du pays influencées par les vagues successives d'immigrants venus du centre de l'Afrique et des régions nilotiques.



MARGARET HARMAN est peintre de talent; elle a également vécu avec sa famille à Tunis. Nous lui avons demandé de bien vouloir composer, à notre intention, une scène d'Afrique ou du Moyen-Orient. Nous avons eu du mal à choisir, tant les trois oeuvres soumises sont esthétiquement attirantes. Le choix final s'est porté sur cette scène du Caire, Égypte, qui rend si bien par sa riche texture, l'atmosphère de la rue. Nous vous remercions infiniment, Margaret, de votre contribution.